

Correspondance entre le chaos et l'insignifiance – I

Jean Désy et Ouanessa Younsi

Chères amies, chers amis, *Yibeogo* (bonjour) !

Entre le Burkina Faso et le Québec, il y a tant de mers à noyer, tant de déserts à conquérir, tant de prisons à abattre que je me sens constamment écartelée entre deux continents, pirogue qui tangue en quête d'équilibre sur l'océan de ses pourquoi. Je cherche des réponses, je ne trouve que des questions :

1. Dans quelle mesure la culture forge-t-elle l'identité ? Qui aurais-je été si j'étais née ici ? D'où la sempiternelle question : qui suis-je *réellement*, par-delà les masques ? Suis-je *moi* ?

2. Au Québec, nous nous battons constamment contre les rapports inégaux fondés sur la race. Me voici maintenant en Afrique, définie presque uniquement par la couleur de ma peau qui me confère une importance, voire une supériorité implicite, mais mensongère. Partout, même chez les intellectuels, je retrouve cette fascination de l'homme blanc, au prix même de la dignité. Je suis troublée : les rapports superficiels nient mon identité.

3. L'aide est-elle porteuse de sens alors que certaines personnes ne s'aident pas elles-mêmes ?

4. Entre l'individualisme exacerbé et la négation de la solitude, entre le travail effréné et les siestes renouvelées, entre la foi aveugle en Dieu et la mort de ce dernier, faut-il choisir ? Si oui, que choisir ? L'un, l'autre, aucun ou le juste milieu ?

J'espère ne pas vous avoir transmis toutes mes angoisses existentielles ! Soyons un peu plus terre à terre pour la suite : description du stage. Chaque semaine, nous œuvrons dans un service différent (consultation générale, maternité, etc.) du centre médical. Par ailleurs, chaque mercredi, nous travaillons à l'Action sociale.

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri. M^{me} Ouanessa Younsi est étudiante en médecine à l'Université Laval.



Au centre médical de Kombissiri, ce qui attire avant tout le regard, ce sont les dix infirmiers assis dehors en train de discuter et de rire, sur les quinze que compte le service ! Ce n'est toutefois que la pointe de l'iceberg ! Lors de la consultation (menée ici par un infirmier ou un aide-soignant), l'agent de santé ne salue que rarement son patient, l'interrogatoire se résume à quelques questions, l'examen physique s'avère plus que facultatif et le traitement se révèle uniquement symptomatique. Douleur pelvienne = analgésique, fièvre = antipaludéen, mal de ventre = antibiotique. Le summum à ce jour : les infirmières qui jouent avec leur cellulaire pendant que le patient parle ! La deuxième position revient indubitablement à ces consultations où nous avons compté sept personnes, outre l'infirmier, le patient, Mireille et moi, dans un minuscule cabinet, s'esclaffant à qui mieux mieux. Nous guettons le nouveau podium très prochainement ! Néanmoins, nous compensons le peu de stimulation sur le plan médical par un important apprentissage humain : entretiens avec les villageois, intégration à une association de femmes, participation à la vie communautaire, etc.

Aujourd'hui, nous avons lavé notre linge à la main,



pour un record de 3 h 30 (applaudissements, s'il vous plaît), les paumes éraflées jusqu'au sang. Nous avons ensuite accompagné une amie à un test de dépistage du sida. J'ai vu la misère se loger dans le creux d'un œil comme une larme, j'ai entendu le soleil mourir en criant tout son sang comme un toréador, j'ai serré tant de mains que j'ai le sentiment d'avoir rencontré l'humanité entière entre deux énigmes (oui, combien d'hommes j'ai été alors que j'étais *trop* moi!). J'ai appris que je n'avais pas vu ce que je voyais, pour reprendre l'expression de Valéry. J'oubliais : j'ai attendu dans l'attente de l'attente... à l'africaine !

Je vous embrasse, merci d'exister.

Ouanessa Younsi

Chère Ouanessa,

Tu décris la gabegie et l'absence de scientificité avec lesquelles bien des soignants locaux vont et viennent autour de malades qui souffrent et meurent, parfois pour des insignifiances. J'ai toujours pensé que la médecine occidentale était extraordinairement efficace pour panser et même totalement guérir certaines affections comme les pneumonies. C'est peut-être en Afrique et dans les pays pauvres que la médecine à laquelle tu te formes garde sa plus grande qualité. Mais dès qu'elle est accaparée par la matérialité, dès qu'elle devient objet de rendement et qu'elle est considérée comme un produit financier, elle peut sombrer dans au-

tant d'insignifiance et d'incompétence que ce que tu peux découvrir en Afrique. En ce moment, peut-être te trouves-tu dans la situation existentielle la plus éclairante qui soit, d'où tes innombrables (mais si essentiels) questionnements.

1. Dans quelle mesure la culture forge-t-elle l'identité ? Qui est-on par-delà les masques ? Suprême question ! Sans Gilles Vigneault, jamais je n'aurais eu cette formidable envie de découvrir la Côte-Nord et les « plaines ». Mon métier de médecin n'a eu de sens que dans la mesure où mon âme avait été émue par une parole poétique dont je n'avais pas les moyens de considérer toute l'ampleur et toute la portée, à l'époque, alors que je hurlais « Voilà le pays que j'aime ! » en m'extasiant devant le paysage. C'est inconsciemment et irrationnellement que je me suis rendu en motoneige jusqu'à Natashquan. Là, j'ai appris à humer la mer. Ma culture, elle est canadienne-française et marine et pleine d'oiseaux fous depuis ce temps. J'aurais pu passer à côté. Ne parler qu'allemand ou espagnol avec ma maman (mais ma mère ne parlait qu'un français d'amour), ne jamais rien connaître des Nord-Côtiers. Je dirais donc que la culture demeure fondamentale, mais que, dans le fond, elle n'est aucunement essentielle. Il y a toujours besoin d'un sol, d'un terroir, d'un enracinement culturel, mais toutes les cultures se fondent les unes dans les autres en regard des choses de l'âme humaine. Il y a donc des masques, d'origine culturelle ou éducative, qui ne restent que des masques. Sous les masques, il y a des sourires ou des grimaces. L'âme est probablement comme un nuage (dixit Pessoa) : ni sourire, ni grimace, simplement âme, totalement âme.

2. Il est vrai qu'au Québec, terre de mixité voulue et relativement bien assumée, on se bat contre les rapports inégaux pouvant être fondés sur la couleur de la peau. Pourtant, dès qu'on se trouve ailleurs que dans la mégalopole de Montréal, comme il est facile de retrouver mille préjugés raciaux. Pourtant, tu le dis bien, ici, on se bat. Ailleurs, en Afrique, le préjugé racial demeure. Le Blanc représente le riche et, par là, reste considéré comme supérieur (combien de Blancs arrivent en Afrique habillés en guenilles ou malades à en crever ?). Le Blanc a colonisé l'Afrique. Or, les Anglais ont bien colo-

nisé la terre française d'Amérique. Anglais et Français avaient la même couleur de peau, mais comme les animosités étaient palpables, jusqu'à ce que le bon peuple (réveillé par quelques âmes nettement supérieures et aimantes, comme celle de René Lévesque) arrive à dépasser l'enfance, puis l'adolescence. Quand j'entends parler de l'Afrique, je ne peux que faire bien des comparaisons avec un peuple que je connais plutôt bien : le peuple inuit. Or, ce monde nordique du Québec, plus que jamais, se trouve en pleine crise d'adolescence, dans un rapport amour-haine absolument souffrant en regard des *Qallunaat*, tous des étrangers qui sont des « Blancs », même si ces « Blancs » sont souvent d'origine algérienne ou marocaine ou sénégalaise. Fou, non ? La couleur de la peau, rapidement, semble donc s'effacer devant les inégalités matérielles. De fait, je crois que les humains tolèrent beaucoup plus mal la pauvreté et le sentiment d'inégalité et d'injustice que la couleur de



la peau elle-même. Mais en affirmant cela, je suis peut-être naïf ou inconscient de bien des choses qui m'échappent parce que je n'ai jamais mis les pieds en Afrique. Le seul pays où j'ai œuvré dans ma vie en tant qu'humanitaire reste Haïti, et c'était il y a trente ans. Il y a cependant un livre qui m'a profondément éclairé sur l'Afrique : *Ébène*, du polonais Kapuchinsky.

3. L'aide... Comment aider ceux et celles qui ne veulent pas s'aider ? Mais qu'est-ce que l'aide véritable ? De l'amour, tout simplement. Et qu'est-ce que l'amour véritable ? Une question que seuls le Christ, Bouddha et quelques autres rares olibrius ont abordée, mais avec d'innombrables précautions. On se rend compte, après des années de contributions, qu'on aide peut-être surtout ceux et celles qu'on ne savait pas qu'on aidait. Comme si l'aide, internationale ou personnelle, était d'abord une affaire d'amour, l'amour et le don réels devant être gratuits. Un sourire vaut bien une poche de riz, bien

que le riz, quand on est en train de mourir de faim... Tout ce qui est fait avec ostentation finit par ne pas valoir la peine. L'aide véritable est donc quasiment, sinon totalement, impalpable, ineffable et mystérieuse. Il est devenu cliché de dire que les humanitaires qui vont travailler dans le Tiers-Monde en ressortent gagnants et grandis, et que c'est le Tiers-Monde et les pauvres qui les enrichissent vraiment. Donner à manger, organiser une campagne de vaccination, cela demeure nécessaire. Mais que de plus en plus d'Occidentaux s'épuisent ailleurs que dans leur pays matériellement riche fera peut-être en sorte qu'un groupe d'âmes reviendront chez eux avec le sentiment que l'âme de tous les humains est exactement semblable. C'est alors que commencera l'aide la plus substantielle qui soit, considérant que des pauvres il y en aura toujours (parole d'Évangile !).

4. Que choisir entre l'individualisme exacerbé et la négation de la solitude ? Je répondrais : ne pas choisir. Dans la foule, au sein de la communauté, il faut toujours trouver un trou pour que l'âme puisse respirer. Certains ont besoin de grands espaces et meurent dès qu'on les entasse (dont je suis). D'autres aiment follement la promiscuité. Et puis, à quoi bon une âme qui respirerait *ad vitam æternam* pour elle seule ? Entre le travail ininterrompu (auquel semblent s'adonner plusieurs humanitaires, comme si la terre devait être sauvée tout de suite, en quelques semaines) et le repos quasiment continu, que choisir ? Je réponds : ne pas choisir. Ou choisir de suivre les mouvances qui font qu'entre l'action et la méditation, l'âme chante, mais en silence le plus souvent.

Avec mon amitié,

Jean Pésy

Date de réception : 13 juillet 2005
Date d'acceptation : 20 juillet 2005